

## Des jours heureux

Marc Vigié (1976)

Les raisons qui conduisent un cloutier de 1976 à évoquer Jean-Louis Biget s'élucident d'emblée. Les quatre années passées à Saint-Cloud furent celles d'un premier accomplissement, conclu par l'agrégation puis la mise en chantier d'une thèse. Toutefois, pour déterminants et prometteurs qu'ils aient été, ces succès programmés ne furent au fond que des éléments rituels et propitiatoires d'une initiation autrement fondamentale. Je suis en effet persuadé que pour tout normalien, l'École a été perçue et vécue comme un espace-temps incomparable, une irréductible distinction entre un avant et un après, une alchimie composée de multiples nuances affectives. Cette scolarité rythmée par les incessantes navettes entre la thurne de Pozzo et les combles du Pavillon de Valois ne peut donc pas être réduite au franchissement sans encombre d'un parcours académique ouvrant sur tous les possibles.

Dans le prolongement de la khâgne (redoublée), je l'ai pour ma part vécue comme une longue suite de jours heureux, une sorte d'état de grâce un peu étourdissant où des sentiments déjà éprouvés atteignaient désormais une plus ample mesure, voire une démesure grisante. Le goût du savoir et de la confrontation intellectuelle, par exemple, se muait en une sorte de fascination autorisant toutes les hyperboles. L'effervescence de l'époque, d'ailleurs, se prêtait à cette extase individuelle et collective. Nous étions plongés dans le tumulte de sciences humaines alors bouillonnantes, tandis que le contexte politique entretenait d'autres exaltations, non moins propices à des empoignades parfois peu policées pour lesquelles nous étions disponibles jusqu'à point d'heure.

En somme, la réussite au concours suffisait à persuader bon nombre de mes camarades – je n'étais pas assez hardi pour en être vraiment – qu'ils étaient les nouveaux clercs que la société espérait. Toutes les options politiques, d'une extrême à l'autre, s'affrontaient librement et parfois féroce­ment, sans nuire à la camaraderie qui, du moins en surface, effaçait ces divergences. Mon premier cothurne écoutait les émissions en langue française de Radio-Tirana afin de préparer la révolution prolétarienne mondiale, tandis que l'un de mes voisins, membre d'un groupuscule d'extrême-droite, m'expliquait qu'il se tenait prêt à « casser du rouge » et me demandait de monter sur ses abdominaux pour parfaire son entraînement physique, sans qu'il me paraisse étrange de les voir se côtoyer paisiblement dans les circonstances ordinaires de notre vie quotidienne. D'ailleurs, le séjour à Pozzo n'avait rien de claust­ral (en dépit de la détestable architecture de la résidence) et nous devions plus notre règle à Jean des Entommeures qu'à Robert de Molesme. On pouvait croire, certains soirs, que l'École accueillait autant les filles que les garçons... La bonne opinion que nous avions de nous-mêmes allait ainsi de pair avec une certaine insouciance qui n'excluait pas – même chez les plus sérieux – un goût potache pour des pitreries (parfois inavouables) dont les sœurs de

l'Institution Saint-Pie X furent des victimes notoires, au grand désespoir de notre directeur, incessamment rappelé à l'ordre par le maire.

Ce moment fut aussi celui d'une indépendance matérielle nouvelle attachée au statut d' « élève-professeur » (soit dit en passant, le plus bel oxymore que je connaisse). Aujourd'hui encore, l'une de mes grandes fiertés demeure d'avoir gagné ma vie à précisément vingt ans. Certes, j'étais un étudiant, et pourtant je me considérais déjà comme entré dans la vie active, paré des atours de l'intellectuel engagé dans son temps. Ce sentiment, en dépit de ses excès ou peut-être grâce à eux, ne contribua pas seulement à modifier la perception que j'avais de ma place dans le monde ; il m'investit de nouvelles responsabilités, m'entretint dans l'obligation de mériter la confiance qui avait été placée en moi, d'être à la hauteur, de répondre aux exigences de l'institution qui m'accueillait. Mes relations avec mes nouveaux maîtres n'étaient plus de la nature de celles que j'avais eues avec ceux de la prépa (pour lesquels, faut-il le préciser, ma reconnaissance n'est pas moins éternelle). C'est ainsi que je pressentis que le tutoiement, inconcevable en juillet et de rigueur en octobre, promettait autant d'émancipation que de devoirs à remplir. En quelque sorte, je me convainquis qu'il me fallait ne point déroger et recevoir la collée de ces parrains disposés à me recevoir dans leur ordre, au premier rang desquels Biget, bien sûr.

Il ne s'agit pas de dire ici une conviction héritée d'une lente et inconsciente maturation mémorielle. J'affirme sans recourir au moindre artifice que Biget m'est apparu très vite comme la figure tutélaire de la section d'histoire-géographie de l'École. Non pas qu'elle manquât de personnalités fortes, chacune remarquable à sa façon, toutes réunies par la volonté de nous offrir les instruments de notre réussite et, ce qui est sans nul doute plus important encore, de nous montrer avec des styles très différents l'enthousiasme qu'ils partageaient dans cette tâche. Nos triomphes promis, nous l'avons su toute de suite, seraient aussi les leurs. Faut-il rappeler qu'à cette époque de basses-eaux, près de quarante candidats réels se bousculaient pour un poste offert au concours et que l'agrégation avait tout d'un Himalaya ! Il serait donc aussi injuste qu'ingrat de ne pas évoquer ici Arnould, Hugonie, Hervé, Thébert. Avec eux, j'ai continué d'apprendre (beaucoup), de travailler (énormément) et, surtout, j'ai commencé à réfléchir sur ce que se vouloir historien (ou géographe) et professeur signifie. Les occasions pour cela ne manquaient pas. Aux nombreuses heures de cours imposées durant les années de licence et de maîtrise, sans parler bien sûr de l'année du concours, s'ajoutaient les rencontres organisées avec les universitaires invités à faire devant nous ce qui fut quelques années plus tard appelé de « l'ego-histoire ».

À tout cela, Biget joignait encore bien d'autres choses. Je garde ainsi le souvenir très vif des discussions à bâtons rompus, occupant les dîners qu'il nous arrivait de partager à la cantine de la résidence où, Albigeois en exil intérieur volontaire, il logeait quelques jours dans la semaine. Nous y parlions surtout d'histoire et d'historiens. Alors que la plupart des enseignants que je rencontrais à la Sorbonne puis à Nanterre (choisie parce que plus proche par le train), comme d'ailleurs beaucoup de ceux qui venaient donner des cours à Saint-Cloud, revendiquaient haut et fort leurs détestations sans répugner à distribuer des anathèmes, Biget, quant à lui, et cela ne manqua pas de me frapper, ne disait jamais du mal de quiconque. Un soir que, rendu faraud par une fraîche découverte dans une revue, j'affirmai de façon

définitive que Pirenne n'était pas un grand historien puisque des travaux récents infirmaient certaines de ses thèses, il me répondit en souriant – et sans m'accabler ! – que les acquis de la recherche ne sont jamais définitifs, que l'on fait aussi avancer la connaissance en se trompant et que des chercheurs ne se seraient pas donné la peine de prolonger l'entreprise de Pirenne si, justement, il n'avait pas été en son temps un grand historien. Biget, comme on le sait passionné de rugby, nous entraînait comme si nous avions été une équipe sélectionnée pour la finale, nous insufflant en toute circonstance, sur le terrain aussi bien qu'en dehors, l'énergie, le souffle, la confiance aussi bien que la technique, nécessaires pour l'emporter.

En vérité, les leçons de Biget ne contribuaient pas seulement à cette préparation à l'agrégation, pour laquelle il se dévouait corps et âme sans se soucier des impératifs de sa propre carrière (comme nous le devinions tous). Elles nous enseignaient aussi des réalités bien plus essentielles qui touchaient à notre formation intellectuelle et morale. Il m'était évident, comme j'en suis certain à tous mes camarades, que Biget n'était pas seulement un grand savant, mais qu'il était aussi et surtout un grand professeur, un « maître », selon toute la puissance du terme. Là aussi, les choses sont aisées à démêler. Je me suis tout de suite destiné à l'histoire moderne – elle m'occupe aujourd'hui encore –, le hasard tenant autant de place dans ce choix qu'une volonté délibérée. L'histoire médiévale, dois-je le confesser ici ?, ne m'a jamais attiré (au contraire de l'histoire de l'art médiéval). Malgré tout, je me range délibérément parmi les disciples de Biget. Aussi bien je partage avec toute ma promotion des souvenirs que le temps n'a pas affaiblis et dont les images surgissent sans efforts : Biget, insensible au froid, solidement campé face au chœur de la cathédrale de Laon une fin d'après-midi d'automne, évoquant le mirage de la Jérusalem céleste dans l'art gothique ; Biget nous expliquant *in situ* dans la lumière mordorée du couchant les formes sublimes de la symbolique du roman catalan ; Biget dissertant des heures sans lasser quiconque dans une salle de cours sinistre au dénuement cistercien (quoique surchauffée) sur l'élévation spirituelle des cathares. Vous sortiez de ces séances étourdis de réaliser que vous ignoriez quelques heures auparavant tout de ce qu'il vous semblait désormais impensable de ne pas connaître, et plus encore ébranlés par la certitude qu'il vous serait très probablement impossible d'accomplir, votre tour venu, de semblables performances – l'excellence bigétienne vous étant de toute évidence inaccessible.

C'est la circonstance personnelle d'une colle, entre l'écrit et l'oral de l'agrégation, qui me délivra la clef de cette excellence dont je ne cernais jusque-là que les contours les plus tangibles. J'avais déjà soutenu devant d'illustres universitaires, pour certains membres du jury qui allait sous peu m'auditionner. Je m'étais présenté à eux avec une sorte d'assurance tranquille qui témoignait davantage d'un état second que d'un orgueil mal placé. Ils m'avaient écouté les mains posées sur un bureau vierge de toutes notes, puis avaient conclu par des reprises peu mordantes que « ce n'était pas mal ». Il en alla tout autrement avec Biget. Je quittai la bibliothèque avec la hantise de le décevoir, de ruiner l'estime que, pensai-je, il m'accordait, mal assuré d'avoir correctement interprété mon sujet (dont je ne me souviens plus). Il m'attendait fumant sa pipe – bourrée de ce gros gris infect qui scandalisait mon goût pour le blond mielleux de Virginie – dans une petite salle assez sombre derrière une table recouverte ou presque d'énormes dossiers en carton rouge. Je crois qu'il y en avait quatre, gros

chacun de plusieurs centaines de pages : « ma documentation personnelle », me déclara-t-il. Il m'écouta sans me lâcher de son regard à la fois doux et pénétrant. La reprise, chirurgicale, au cours de laquelle il puisa dans ses cartons des notes et des photocopies diverses, non pas pour étayer son propos, moins encore pour m'étriller, mais pour densifier au mieux ce court moment de formation initiale, me permit de dire tout ce que je n'avais pas su, pas pu ou oublié de dire, c'est-à-dire beaucoup. Enfin le jugement fut rendu, empreint d'une grande bienveillance, selon un mot qui n'était pas encore à la mode. Ce fut, me souvient-il, quelque chose comme « Tu t'en es bien sorti ». Peu de compliments m'ont autant atteint. J'étais adoubé ! L'empreinte de cette scène m'a inspiré durant toute ma carrière de professeur puis d'inspecteur d'académie. Elle m'a guidé il y a quelques années dans la préparation d'une intervention lors d'un colloque interdisciplinaire à l'EHESS où je devais traiter de l'autorité chez le professeur.

Bien avant d'avoir lu Arendt, j'ai compris, d'abord confusément puis d'une manière plus évidente, l'expérience venant, que les figures de l'autorité sont multiples et que l'on se trompait fort en les ramenant aux seuls attributs du pouvoir institutionnel (l'étymologie rappelle que l'autorité n'est pas synonyme de pouvoir) et du savoir académique. L'autorité se pare aussi d'effets déontiques mais il y faut encore les dons, plus difficiles à définir, qui la rendent proprement charismatique, à savoir une manière d'être, une conception personnelle de son métier, d'autres choses encore. Biget aimait ses élèves autant qu'il les respectait pour eux-mêmes ; il n'exigeait d'eux le meilleur qu'afin de les rendre meilleurs, et cela le plus naturellement du monde, sans qu'il soit nécessaire de s'en expliquer. C'était là bien plus qu'un supplément d'âme, plutôt la démonstration par l'exemple que l'autorité du maître n'est légitime que si elle lui est accordée par ses élèves, convaincus qu'il s'en servira pour les « élever », en l'occurrence à la dignité de professeur, et leur révéler qu'aucune sphère ne leur est inaccessible. Dès lors, cette formule si déroutante *a priori* d'« élève-professeur » n'avait plus que l'apparence de l'oxymore, le rapprochement des deux mots cessant d'être paradoxal pour mieux désigner la complémentarité de leurs caractères dissemblables et le sens commun qu'ils portent fondamentalement.

Aujourd'hui encore, tout aussi nettement qu'il y a quarante-cinq ans ou presque, Biget m'apparaît comme la parfaite incarnation de ce que Saint-Cloud pouvait offrir à un jeune homme soucieux d'entrer dans la carrière que sa vocation lui désignait. Je n'ai jamais osé le lui dire aussi nettement. Mille mercis à mes camarades de m'avoir fourni cette occasion de reconnaître ma dette.



**Marc Vigié**

Né en 1956, Marc Vigié intègre l'ENS de Saint-Cloud en 1976 après avoir préparé le concours au lycée Lakanal de Sceaux. Agrégé d'histoire en 1979 il commence un doctorat de troisième cycle en histoire moderne qu'il soutient à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS) en 1981. En 1993, il obtient son habilitation à diriger des recherches. Professeur de collège et de lycée dans la région parisienne et en Normandie (1981-1993), il intervient aussi comme chargé de cours à l'université Paris-X-Nanterre (1982-1990) avant d'exercer des fonctions d'inspecteur d'académie-inspecteur pédagogique régional (IA-IPR) dans les académies d'Orléans-Tours (1994-1997) et de Versailles jusqu'à son départ à la retraite en 2018. À Versailles, il a été notamment responsable du trinôme Éducation-Défense, référent mémoire et citoyenneté, et président du comité académique du centenaire de la Grande Guerre. Il intervient aussi comme consultant auprès du Centre international d'études pédagogiques de Sèvres (CIEP). Parallèlement à ses activités de chercheur, d'enseignant et d'inspecteur, il s'intéresse à la promotion de l'histoire auprès du grand public. À ce titre, il contribue à la création des Rendez-vous de l'histoire de Blois dont il est membre des comités scientifique et pédagogique de 1997 à 2007, et participe au comité éditorial et scientifique du programme L'Histoire par l'image de 1999 à 2002 (ministère de la Culture). Il a publié de nombreux ouvrages et articles scientifiques ou didactiques et a contribué à plusieurs colloques nationaux et européens consacrés à l'enseignement de sa discipline dans ses rapports avec les enjeux des sociétés contemporaines. Il est actuellement administrateur de la Société Historique et Archéologique de Rambouillet et de l'Yveline (SHARY).

Dernières publications : « C'est la faute à Voltaire ! C'est la faute à Rousseau – Le modèle anglais et les philosophes en France (1689-1789) », dans *Historiens & Géographes* 2021, n° 453, p. 107-115 ; « Nec Pluribus Impar », dans *Inflections* 2021/3, n° 48, p. 123-129.